

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

MORT DE CATON

VOLTAIRE

Tragédie — 1768

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CATON	69 répliques
PORCIUS	32 répliques
SEXTUS	20 répliques
VARUS	13 répliques
FABIUS	9 répliques
SOTER	5 répliques
LENTULUS	4 répliques
DÉMÉTRIUS	3 répliques
BIBULUS	2 répliques
SILLANUS	2 répliques

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER.	5
ACTE II	20
ACTE III	35

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE

Soter, Sextus, abordans sur la rive.

SEXTUS

Ô Dieux qui m'accablez, suis-je assez malheureux ?
Est-il dans l'Univers un destin plus affreux ?
Je ne puis faire un pas sans trouver un abîme,
L'infortune en tous lieux me poursuit et m'opprime ;
Errant, abandonné, proscrit par un tyran, 5
Combattu par l'orage au sein de l'Océan,
Témoin aux bords du Nil du meurtre de mon père,
Sans pouvoir le venger d'un traître sanguinaire ;
Cornélie expirante à mes yeux de douleur,
Grands Dieux, en est-ce assez pour combler mon malheur ? 10

SOTER

Malgré la cruauté du fort qui vous outrage,
Le plus grand des revers est de perdre courage ;
Seigneur, songez-y bien, c'est votre unique appui ;
Quand on est malheureux, on ne peut rien sans lui.

SEXTUS

Hélas ! Traînant partout une vie importune, 15
Accablé par les vents, trompé par la fortune,
Sur la Terre et sur l'Onde incertain de mon sort,
Je rencontre en tous lieux l'image de la mort.
Ah ! Que ne suis-je encor sur ce rivage impie
Teint du sang du héros à qui je dois la vie ! 20
Sur sa tombe immolant un monarque odieux,
J'y trouverais du moins un trépas glorieux.

SOTER *(jetant ses regards au côté de la ville)*

Ne perdez point, Seigneur, l'espoir de la vengeance,
J'entrevois sur ces bords quelque faible espérance ;
Ce rivage n'est point étranger à mes yeux, 25
Il semble vous promettre un sort moins rigoureux.

SEXTUS

Soter, que me dis-tu ? Quel est donc ce rivage
Où le destin nous jette, échappés au naufrage ?
Crois-tu donc que le Ciel contre moi conjuré,
Daigne en ces lieux m'offrir un asile assuré ? 30

SOTER *(contemplant toujours les murs de la Ville)*

Je l'espère du moins, et vous allez connaître
Qu'un Dieu vous favorise et vous venge peut-être.

SEXTUS

Quel est donc cet espoir que je ne conçois pas ?

SOTER

Apprenez où le fort a dirigé nos pas ;
Les débris de ce Temple et cette Tour antique,
Tout vous annonce ici le rivage d'Utique,
Cette ville africaine où le brave Caton
Tient le parti de Rome, et commande en son nom.

35

SEXTUS

Ô Ciel ! Quoi ! Dans ces lieux je verrais ce grand homme !
Ah ! Courons embrasser le seul appui de Rome...
Que dis-je ? En dois-je croire un espoir trop flatteur ?
Cette ville est sans doute au pouvoir du vainqueur ;
Nous reste-t-il, hélas ! Quelque lieu sur la terre
Où César n'ait porté le ravage et la guerre ?
Dieux ! Me conduisez-vous sur ces bords étrangers
Pour m'exposer encore à de nouveaux dangers ?

40

45

SOTER

Rappelez-vous, Seigneur, qu'aux champs de Mitylène,
Quand César eut fixé la victoire incertaine,
Un bruit courait alors que le brave Caton,
Arrêtant le désordre et la confusion,
À l'ombre de la nuit, dans Utique alarmée,
Lui seul avait sauvé les débris de l'armée ?

50

SEXTUS

Ami, défions-nous du sort qui nous poursuit,
Il pourrait nous trahir sur la foi d'un vain bruit.
Si César triompha de Rome et de mon père,
Caton seul à ses lois a-t-il pu se soustraire ?
Ne précipitons rien ; trop de sécurité

55

Peut nous être funeste en cette extrémité ;
Avant que sur ces bords nous nous fassions connaître,
Sachons si de ces lieux César n'est point le maître.
Que vois-je ? Quelqu'un vient, évitons son aspect ;
Ses regards curieux me le rendent suspect.

60

SCÈNE II

Caton, Démétrius.

(À Démétrius.)

(Seul.)

CATON

De ces deux inconnus que faut-il que je pense ?
Pourquoi, s'ils font Romains, craignent-ils ma présence ?
Suis à l'instant leurs pas, puisqu'ils ont fui mes yeux,
Et sache quel dessein les amène en ces lieux.
César est donc vainqueur aux plaines de Pharsale !
Il triomphe de Rome, ô victoire fatale !
Un moment a suffi pour sa destruction ;
Hélas ! Tel est le fruit de notre ambition.
Tu l'emportes, Tyran, et le Ciel te seconde
Dans tes projets affreux de ravager le monde ;
Il souffre qu'un Romain, foulant aux pieds nos droits ,
Abuse insolemment de nos plus saintes lois ;
Ô Dieux de la Patrie, avez-vous pu permettre
Qu'un simple citoyen osât s'en rendre maître ?
Quoi ! Six cents ans de gloire et de prospérité
N'ont pu la garantir de cette adversité !
Mais moi puis-je sans honte et sans commettre un crime ,
À l'exemple des Dieux, souffrir qu'on nous opprime ?

65

70

75

80

Non, ne crois pas, César, qu'à l'ombre de la paix,
Je te laisse jouir du prix de tes forfaits ;
Je vais à tes fureurs opposer mon épée,
Et me venger sur toi des malheurs de Pompée.

SCÈNE III

Caton, Porcius.

PORCIUS

Ô mon père, est-il vrai que loin de ces remparts,
Rassemblant les débris de nos soldats épars,
Caton va se mêler aux horreurs de la guerre,
Et prendre part enfin aux malheurs de la terre ?

85

CATON

Oui, mon fils, c'en est fait, le sort en est jeté ;
Je me soumets aux lois de la nécessité,
Et de Rome en ce jour épousant la querelle,
Je vole la défendre ou tomber avec elle.

90

PORCIUS

Que dites-vous, Seigneur ? Quel funeste dessein ?
Quoi, je verrais Caton les armes à la main !
Quoi ! Partageant l'horreur des discordes civiles,
Qui font rougir le front des âmes les plus viles,
Lui, l'ornement de Rome et l'ami de la paix,
Voudrait-il de la guerre honorer les forfaits ?
Ô Dieux, souffrirez-vous que des armes sanglantes
Souillent la pureté de ses mains innocentes !
Si votre amour pour Rome et pour la liberté

95

100

Vous forçait à combattre en cette extrémité,
Hélas ! N'en doutez point, sur vous seul, ô mon père,
Rejaillirait un jour l'horreur de cette guerre ;
On dirait que Caton, armé contre les siens,
Versa jadis le sang de ses Concitoyens,
Et pour le choix d'un maître, excitant les alarmes,
Contre la liberté tourna ses propres armes.

105

CATON

Va, ne crains rien ; la voix de la postérité
Me jugera sans doute avec plus d'équité ;
Quand je marche aux combats pour venger la Patrie,
La cause en est trop juste, elle me justifie.

110

PORCIUS

Mais quoi ! Dans cet instant n'avez-vous plus, Seigneur,
Cette horreur des combats dont gémît votre coeur ?
Quoi ! Du sang des humains n'êtes-vous plus avare ?

115

CATON

Me préserve le Ciel de devenir barbare ;
Je suis toujours le même, ennemi des combats !
À répandre du sang je trouve peu d'appas ;
Je hais, je voudrais fuir la discorde cruelle,
Mais je cède au destin qui m'entraîne vers elle.
Si je parais barbare et cruel à tes yeux,
Ne m'en accuse point, c'est le crime des Dieux ;
D'un semblable forfait je n'étais pas capable,
Et c'est par eux, mon fils, que je deviens coupable.
Mais puissent sur César tomber tous les malheurs
Qui vont naître à la fois du sein de nos fureurs !
Trop heureux si je puis, mourant pour la Patrie,

120

125

Me laver de l'horreur de cette guerre impie.

PORCIUS

Ah ! Vivez, pour veiller au maintien de nos lois,
Rome a besoin de vous pour soutenir ses droits ; 130
Vivez, votre vertu suffit pour la défendre,
Voilà la seule gloire où Caton doit prétendre.

CATON

Porcius, quoi ! Tandis que cent peuples divers
Au carnage accourus des bouts de l'Univers,
Et de Rome épousant la querelle inhumaine, 135
Dans nos champs malheureux suivent l'Aigle Romaine,
Moi seul dans cet asile, à l'abri de leurs maux,
Je resterais plongé dans un honteux repos !
J'aurais trop à rougir de mon indifférence ;
Je dois de Rome enfin embrasser la défense, 140
Et montrer un courage égal à ma fierté ;
Ô toi, fille du Ciel ! Ô sainte Liberté !
Quand tu ne serais plus qu'un triste et vain fantôme,
Je défendrais encor tes droits et ceux de Rome.
Rien ici bas de toi ne peut me détacher 145
De ton sein que j'embrasse il faudra m'arracher.

PORCIUS

Seigneur, j'admire en vous cette audace intrépide
Qu'inspire la valeur et que la vertu guide ;
Avec un tel courage, il faut vous l'avouer,
Vous méritez de vaincre et de vous signaler ; 150
Mais hélas ! Trop souvent la valeur est trompée.
Pouvez-vous résister au vainqueur de Pompée ?
Ce tyran trop heureux, lui qui mit dans les fers

Les Rois assujettis de cent peuples divers.

CATON

La valeur de César ne devrait point t'abattre ; 155
Il est victorieux, mais on peut le combattre.
Si je suis secondé de nos braves Romains,
Je puis de Rome encor balancer les destins.

PORCIUS

Mais qui secondera cet effort magnanime ?

CATON

Tous ceux que la vertu rend ennemis du crime. 160

PORCIUS

L'effroi s'est emparé de nos soldats vaincus,
Et les Chefs des Romains par la crainte abattus,
Dans ces murs malheureux déplorant leur défaite,
Redoutent le Vainqueur et parlent de retraite.

CATON

S'ils refusent, mon fils, de marcher sur mes pas, 165
Je saurai bien sans eux affronter le trépas.
Moi seul on me verra, mourant pour la patrie,
Combattre le tyran et braver sa furie :
On me verra courir au-devant de ses coups
Et périr, s'il se peut, pour le salut de tous : 170
Heureux ! Si mon trépas est la rançon du monde !
Voilà Tunique espoir où mon bonheur se fonde.
Je ne recherche pas un plus noble destin,
Je ne veux que mourir les armes à la main.

Ne souffrez pas, grands Dieux, qui permettez la guerre,
Que Rome, dont la chute ébranlera la terre,
Et sera le tombeau de toutes les vertus,
Tombe, sans m'écraser, sous ses murs abattus !

175

PORCIUS

Eh ! Qui de nous pourrait survivre à sa ruine ?
Mais sa chute, Seigneur, n'est pas encore voisine ;
Le salut des Romains n'est pas désespéré,
Et l'outrage du sort peut être réparé.
César, quoique vainqueur aux champs de Thessalie,
Ne donne pas encor des lois à l'Italie ;
Pompée à sa défaite a, dit-on, survécu,
Il est encor puissant malgré qu'il soit vaincu.

180

185

CATON

J'ignore le destin qu'a subi ce grand homme,
Ah ! Peut-être il n'est plus pour le malheur de Rome.
Hélas ! S'il n'était plus, Rome perdrait en lui
Son plus grand défenseur et son plus ferme appui.
Et faut-il davantage ?

190

PORCIUS

Aux champs de Thessalie,
Croyez que si Pompée avait perdu la vie,
Déjà la Renommée aurait dans ces climats,
Avec empressement publié son trépas.
Ah ! Daignez m'accorder cette grâce, ô mon père !
Si vous aimez un fils, si Rome vous est chère,
Au nom de la Patrie et de tous les Romains,
Différez quelques jours de remplir vos desseins.

195

CATON

Quand la liberté touche à son heure dernière, 200
Quand Rome est en danger tu veux que je diffère.
Veux-tu donc qu'en ces lieux j'attende le vainqueur ?
Non, mon fils, prévenons l'effet de sa fureur,
Contre ce fier Tyran marchons en diligence ;
Qu'il soit désespéré de notre résistance, 205
Et qu'il n'aille dans Rome à travers les mourants,
Qu'après avoir marché sur nos corps tout sanglants.

SCÈNE IV

Caton, Porcius, Demetrius.

DÉMÉTRIUS

De ces deux inconnus vous n'avez rien à craindre,
Et vous devez plutôt les chérir et les plaindre.

CATON

De ces infortunés quel peut être le sort ? 210
Et quel dessein secret les amène en ce port ?

DÉMÉTRIUS

L'un des deux est Sextus le fils du Grand Pompée ;
D'un intérêt pressant son âme est occupée,
Souffrez au même instant qu'il paraisse à vos yeux.

CATON

Ô Ciel ! Que me dis-tu ? Sextus est dans ces lieux ! 215
Ah ! Qu'il vienne au plus tôt ! Dieux ! que va-t-il m'apprendre ?

Je tremble de le voir et je crains de l'entendre.

SCÈNE V

Caton, Sextus, Porcius.

SEXTUS

Ô vertueux Caton ! Tu vois un malheureux
Qu'un destin favorable a conduit dans ces lieux
Pour implorer ton aide et demander vengeance ; 220
Prends pitié de mon sort, embrasse ma défense ;
Mon père ne vit plus, une barbare main
A plongé dans son flanc un poignard inhumain ;
Mais malgré la rigueur d'un destin si funeste,
Il sera moins affreux, si ta vertu me reste. 225

CATON

Ô malheurs inouïs ! Ô coups affreux du sort !
La liberté n'est plus, puisque Pompée est mort.
Rome, hélas ! Va gémir au sein de l'esclavage.
Dis-moi, cruel César, pour assouvir ta rage,
Non content d'accabler sous l'effort de tes coups 230
Ton rival malheureux, digne d'un sort plus doux.
Te fallait-il encor et son sang et sa vie ?

SEXTUS

Ah ! Plût au Ciel, hélas ! Que César l'eut ravie !
Pompée, en expirant sous l'effort de son bras,
N'aurait point à rougir d'un infâme trépas ; 235
Il serait mort content, mais une main perfide
A conduit dans son coeur le poignard homicide.

Mon père malheureux, vaincu, désespéré,
 Crut trouver en Egypte un asile assuré ;
 Il aborde à l'instant cette terre étrangère ! 240
 Mais, ô comble d'horreur ! Ô trop malheureux père !
 À peine arrive-t-il, qu'il est assassiné
 Par ordre d'un tyran qu'il avait couronné ;
 L'infâme roi du Nil, l'indigne Ptolomée.
 Croyant servir César, sacrifia Pompée. 245
 Hélas : pour mieux le perdre il lui tendit les bras ;
 Ce traître en l'embrassant lui donna le trépas,
 Par de vils assassins j'ai vu trancher sa vie,
 A-t-on jamais plus loin poussé la perfidie ?
 Pour moi, frappé d'horreur d'un attentat si noir, 250
 Furieux, égaré, rempli de désespoir,
 Et de mes sens troublés ayant perdu l'usage,
 Je croyais que César, avide de carnage,
 Nous avait devancés dans ce séjour d'horreur,
 Pour immoler mon père à sa propre fureur ; 255
 Je ne pouvais penser que l'ami de Pompée,
 D'un sang si précieux eût souillé son épée ;
 Bientôt d'un jour nouveau la funeste clarté
 Vint au lieu de l'erreur m'offrir la vérité ;
 Lorsqu'en effet je vis ce tyran sanguinaire 260
 Ordonner à grands cris, teint du sang de mon père,
 Que l'on offrît sa tête aux regards du vainqueur.
 Je ne pus supporter ce spectacle d'horreur ;
 Regrettant dans Memphis les plaines de Pharsale,
 Je retourne aussitôt vers la barque fatale 265
 Qui sur ces bords cruels nous avait apportés,
 Et je m'éloigne enfin de ces lieux détestés,
 Des Dieux vengeurs du crime implorant la puissance
 Contre un tyran barbare objet de leur vengeance.

CATON

Ah ! Quelle indignité ! Quoi ! De vils assassins 270
 Ont osé poignarder le plus grand des humains !
 Infortuné Pompée ! Ô toi l'appui de Rome !
 Si digne de porter le titre de grand homme ;
 Voilà donc le destin qui t'était réservé,
 De ton sang malheureux le Nil est abreuvé. 275

SEXTUS

Ah ! S'il m'était permis au tombeau de le suivre,
 Mais, hélas ! Malgré moi je lui promis de vivre;
 Par un serment cruel je m'y suis engagé,
 Et je ne puis mourir qu'après l'avoir vengé.
 Lui-même avant qu'un traître eut terminé sa vie, 280
 Il me le fit jurer aux champs de Thessalie.
 « Dès qu'aux feux d'un bûcher par tes mains préparé,
 Quand je ne serai plus, mon corps sera livré,
 Ne vas point recueillir ma cendre dispersée
 Pour apaiser en vain mon ombre courroucée ; 285
 Ne plains point, m'a-t-il dit, la rigueur de mon sort,
 Il suffit seulement que tu venges ma mort.
 Arme toi sans délai du flambeau de la guerre,
 Je remets en tes mains le destin de la terre ;
 Montre-toi de ma race un digne rejeton, 290
 Et défends en tous lieux la gloire de mon nom ;
 Le nom de grand Pompée est le seul héritage
 Qu'en mourant ici bas je te laisse en partage.
 Tant que l'astre du jour frappera tes regards,
 Garde-toi de fléchir sous la main des Césars, 295
 Oppose à l'esclavage une âme indépendante,
 Et que la liberté te soit toujours présente.
 Il n'est qu'un seul Romain sous qui l'on doit servir

À qui sans lâcheté Sextus peut obéir;
C'est le sage Caton ; qu'il te serve de père ;
Voilà quelle est, mon fils, ma volonté dernière. » 300

CATON

Infortuné Sextus ! Oui, tu feras mon fils,
Contre la tyrannie avec toi je m'unis ;
Que la vertu sans cesse à tes pas attachée,
Fasse revivre en toi l'âme du Grand Pompée. 305
Eh bien, mon fils ! Eh bien ! Après de tels forfaits
Dois-je goûter encor les douceurs de la paix ?
Dois-je laisser combler la mesure des crimes,
Et permettre à César de choisir ses victimes ?

PORCIUS

Puisque le Grand Pompée a terminé son sort, 310
Il faut combattre enfin, il faut venger sa mort ;
Mais avant d'entreprendre un projet si funeste,
Interrogeons des Dieux la volonté céleste ;
Apprenons, s'il se peut, quel sera le succès,
Ou plutôt le destin de nos sanglants projets. 315

CATON

En consultant les Dieux, que veux-tu que je sache ?
Dois-je leur demander d'un front timide et lâche,
S'il me faudra mourir les armes à la main,
Ou fléchir sous un maître, et n'être plus Romain ?
Va, sans les consulter, je sais ce qu'il faut faire, 320
Je connais mon devoir, les Dieux peuvent le taire.
Que t'importe, après tout, le soin de l'avenir ?
Peux-tu bien y songer ! Le présent va finir !
Les oracles sont faits pour le peuple crédule

Qui n'ose faire un pas, victime du scrupule, 325
 Ou pour l'homme méchant, dont le coeur agité
 Interroge le Ciel sans en être écouté.
 Mais le coeur vertueux, d'un pas tranquille et ferme,
 Sans crainte ni faiblesse, approchant de son terme, 330
 Achève sa carrière avec un front serein,
 Sans demander aux Dieux quel sera son destin.
 Hélas ! Si tôt ou tard il faut que l'homme meure,
 Pourquoi nous informer de notre dernière heure ?
 L'oracle qu'il nous faut consulter désormais,
 C'est la vertu, sa voix ne m'égara jamais ; 335
 La volonté des Dieux, mon fils, qu'il t'en souviennne,
 En toute occasion est conforme à la sienne.

PORCIUS *(avec transport)*

Eh bien ! Qu'ordonnez-vous, mon père ?

CATON

Vas, mon fils,
 Que les Chefs de l'armée à ta voix réunis, 340
 Se rendent dans ces lieux sans tarder davantage;
 Dis-leur qu'à m'obéir le devoir les engage,
 Que le salut de Rome et de la liberté
 Dépend uniquement de leur fidélité.
 Et toi, digne héritier d'un nom que je révère, 345
 Viens, malheureux Sextus, suis les pas de ton père.
 Allons tout préparer dans ces mêmes instants,
 Pour marcher aux combats quand il en sera temps.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Porcius, Varus, Bibulus, Lentulus, Sillanus.

PORCIUS

Illustres Citoyens, vengeurs de la Patrie,
Ennemis de César et de la tyrannie, 350
C'est ici que Caton va vous entretenir
Des devoirs qu'en ce jour vous avez à remplir,
Songez qu'en ce moment l'Univers vous contemple,
Que vous devez au monde un rare et grand exemple ;
Par lui le sort de Rome est remis en vos mains, 355
C'est à vous de venger Pompée et les Romains.

BIBULUS

La liberté de Rome à l'intérêt vendue,
En vain jusqu'aujourd'hui fut par nous défendue ;
Pussions-nous la défendre encore quelque temps
Par des efforts heureux et bien, moins impuissants. 360
Mais enfin, quel que soit le succès de nos armes,
Tarirons-nous jamais la source des alarmes ?
Pourquoi tenter encor des moyens superflus ?
Rome expire, et déjà la liberté n'est plus ;
L'orage va crever, la foudre est toute prête, 365

Il faudra tôt ou tard céder : à la tempête.

PORCIUS

Du salut des Romains pourquoi désespérer ?
La vertu de Caton devrait vous rassurer.
Pour sauver la Patrie, imitez son courage,
Il prétend en ce jour en faire un noble usage.

370

SILLANUS

Ah ! Quand l'Univers cède au pouvoir du vainqueur,
Que peut contre César la plus haute valeur ?
- Hélas ! Tout nous trahit, tout sert, même le crime ,
À nous précipiter dans le fond de l'abîme ;
Les Dieux sont contre nous, qui peut leur résister ?
Pourraient-ils se lasser de nous persécuter ?

375

PORCIUS

Mon père danS ces lieux va dans l'instant paraître ;
Romains, daignez l'entendre, il saura mieux peut-être.
Si la vertu du moins peut encor vous toucher,
Vous enseigner la route où vous devez marcher.
Le voici, je me tais.

380

SCÈNE II

Caton, Sextus, et les Acteurs précédents.

CATON

Citoyens, prenez place,
Et de Rome en ce jour déplorez la disgrâce ;
Vous n'avez plus de chef ; un coup affreux du sort

Nous a ravi Pompée, et vous savez sa mort. 385
 Regrettez à jamais les jours de ce grand homme,
 Il mourut pour la gloire et l'intérêt de Rome ;
 Mais ne vous bornez pas à de simples regrets ;
 C'est trop peu pour sa gloire et pour tant de bienfaits ;
 À déshonneurs plus grands il a droit de prétendre, 390
 Et vous devez bien plus que des pleurs à sa cendre.
 Que dis-je ? Citoyens, il respire en ces lieux,
 Il revit dans Sextus, il paraît à vos yeux.
 Romains, vous le voyez, armé de sa puissance,
 Lui-même il vient ici vous demander vengeance ; 395
 Il vous invite encor à marcher sur ses pas
 Pour voler à la gloire et marcher aux combats.
 Tel qu'autrefois vainqueur aux bornes de l'Asie,
 Il vous recommandait l'honneur de la Patrie.
 De son ombre plaintive entendez-vous la voix 400
 Qui s'élève en ces lieux pour exposer ses droits ?
 « Citoyens, vous dit-elle, instruments de ma gloire,
 Au nom de la Patrie, au nom de ma mémoire,
 Je viens vous rappeler mes services passés,
 Vos serments, mes bienfaits ; si ce n'est point assez, 405
 Prenez soin de Sextus ; si Rome vous est chère,
 En secourant le fils, vous vengerez le père.
 Romains, vous l'entendez, c'est à vous de juger
 Si vous devez le plaindre au lieu de le venger. »

VARUS

Caton, il n'est plus temps de songer à la guerre, 410
 Il faut finir enfin les malheurs de la terre.
 Assez et trop longtemps victime des forfaits,
 L'Univers fut privé des douceurs de la paix.
 Quand, loin de leurs foyers, la discorde fatale
 Entraîna les Romains aux plaines de Pharsale, 415

Pour régler par le fer le sort des Nations,
 Objet perpétuel de dos divisions ;
 Quand l'Univers enfin fut couvert de nos armes,
 Forcés de prendre part aux cruelles alarmes,
 Et de la liberté n'écoulant que la voix, 420
 Le parti le plus juste emporta notre choix.
 On nous vit à l'instant sur les pas de Pompée
 Marcher contre César aux rives du Pénée ;
 De le suivre en tous lieux nous fîmes le serment,
 Et nous l'avons rempli jusqu'au dernier moment ; 425
 En toute occasion son parti fut le nôtre,
 Il était notre appui, nous n'en voulions point d'autre ;
 Aux plaines de Pharsale il eût été vainqueur,
 Si le Ciel en courroux n'eût trahi sa valeur ;
 Et si la Parque enfin de sa gloire ennemie, 430
 Par un assassinat n'eût terminé sa vie,
 Le Ciel en est témoin, nous le jurons par lui,
 Ou nous verrait encor le servir aujourd'hui.
 Que peut-il maintenant exiger davantage ?
 Nos serments sont rompus, sa mort nous en dégage : 435
 C'est en vain qu'il voudrait, du fond de son tombeau,
 De la guerre en ce jour rallumer le flambeau.
 Nous chérissons sa gloire et respectons sa cendre,
 Mais Pompée au tombeau n'a plus rien à prétendre.

LENTULUS

Quand la paix en effet, du sein de nos fureurs, 440
 Offrant à nos regards ses tranquilles douceurs
 Nous console déjà par l'espoir de ses charmes,
 Pourquoi chercher encor de nouvelles alarmes ?
 Caton, loin de combattre, apprenons à servir,
 Voilà le seul devoir qui nous reste à remplir ; 445
 Rendons-nous à César, nous le pouvons sans crime;

Son pouvoir, quel qu'il soit, n'est pas illégitime,
 Le Vainqueur de Pompée est bien digne après lui
 De commander à Rome, et d'être son appui.

SILLANUS

Songez que la fortune, à son char enchaînée, 450
 Le rend maître en ce jour de notre destinée.
 En vain voudrions-nous nous soustraire à ses lois ;
 J'en atteste à vos yeux l'exemple de cent Rois,
 Le parti du vainqueur est le seul qui nous reste,
 En est-il d'autre à suivre en ce moment funeste ? 455
 Dans Pompée autrefois César eut un rival,
 Mais César aujourd'hui ne connaît plus d'égal ;
 Ne lui refusons point ce qu'il adroit d'attendre,
 Notre sort désormais de lui seul va dépendre.

CATON

Ô Ciel ! Qu'ai-je entendu ? Quel horrible discours ! 460
 Ai-je pu si longtemps en supporter le cours ?
 Ô perfides Romains ! Si peu dignes de l'être,
 N'auriez-vous combattu que pour le choix d'un maître ?
 Auriez-vous pu former cet indigne, projet ?
 Était-ce pour Pompée, ou pour Rome en effet, 465
 Que vous alliez combattre aux champs de Thessalie ?
 Osiez-vous préférer un homme à la Patrie ?
 Pour des Républicains, quel horrible attentat !
 Est-il d'autre parti que celui de l'État ?
 Ah ! Qu'était-il besoin de recourir aux armes ? 470
 Hélas ! Vous fallait-il prendre part aux alarmes,
 Et répandre le sang de vos concitoyens,
 Si de la liberté vous n'êtes les soutiens ?
 Si votre chef n'est plus, la mort de ce grand Homme
 Vous donne-t-elle enfin le droit de trahir Rome . 475

C'était donc la faveur et non la liberté
 Qui guidait aux combats votre animosité ;
 Romains, pour vous confondre, en faut-il davantage ?
 Mais, que dis-je ? L'honneur n'est plus votre partage.
 Allez, vils Citoyens, infâmes déserteurs, 480
 Briguer, sous un tyran, de nouvelles faveurs,
 Partagez avec lui les dépouilles sanglantes
 De tant de Nations avec Rome expirantes.
 À l'amour de vos lois renoncez désormais,
 Expiez cet amour à force de forfaits. 485
 Ah ! Que n'imitiez-vous l'indigne Ptolomée,
 Vous avez en vos mains le fils du Grand Pompée ?
 Que n'allez-vous porter sa tête au fier vainqueur,
 Avec de tels présents on calme sa fureur,
 Et si ce n'est assez pour assouvir sa rage, 490
 Prenez encor la mienne, ajoutez cet outrage ;
 S'il vous faut obtenir un indigne pardon,
 Vous l'obtiendrez, cruels, en lui faisant ce don.

LENTULUS

Quoi ! Notre âme à la fois et cruelle et parjure !...
 Ô Caton ! Jusques-là peux-tu nous faire injure ? 495
 La mort ferait pour nous un présent moins cruel
 Qu'un pardon glorieux ; s'il était criminel.
 Mais, non, César est, juste autant que magnanime,
 Sa clémence, crois-moi, n'est pas le prix du crime.
 Cédons à sa valeur, ainsi que l'Univers, 500
 Gardons-nous d'augmenter la rigueur de nos fers,
 Puisque la liberté n'est plus notre partage,
 Il convient de choisir le plus doux esclavage.
 Sous César ou Pompée il nous fallait servir,
 Qu'importe auquel des deux nous allons obéir. 505
 Crois-tu que ce dernier, si le sort moins contraire

Avait mis à ses pieds Rome et son adversaire ;
Crois-tu qu'en ce moment il n'eût point attenté
Aux droits les plus sacrés de notre liberté ?

CATON

S'il eut été vainqueurs j'aurais contre lui-même 510
Également armé l'autorité suprême ;
Mais jugez mieux, Romains, d'un coeur comme le sien ;
Il fut ambitieux, mais toujours Citoyen.
Quand Pompée autrefois fut vainqueur de l'Asie,
N'aurait-il pu de même asservir sa Patrie ? 515
Mais, malgré son pouvoir, sa fortune et son rang,
Il ne fut parmi nous qu'un Citoyen puissant.
Hélas ! Si Rome alors eut dû choisir un Maître,
Lui seul, oui, ce grand Homme, était digne de l'être.
Marius et Silla, dans leurs prospérités. 520
N'ont signalé leur joug que par des cruautés.
Pour, l'intérêt de Rome affectant un faux zèle,
Ils n'ont jamais vengé que leur propre querelle ;
Mais Rome dans Pompée eut toujours un appui,
Il le serait encor s'il vivait aujourd'hui ; 525
J'ose au moins le penser, et vous devez m'en croire,
Pour vous, pour votre honneur et pour sa propre gloire ;
Et puisque chez les morts Pompée est descendu,
Respectons sa mémoire ainsi que sa vertu.

VARUS

À ton tour, ô Caton ! Juge mieux de notre âme, 530
L'amour de la vertu comme toi nous enflamme ;
Si nous voulons la paix, c'est la nécessité
Qui nous porte vers elle, et non la lâcheté ;
Et quand nous demandons à terminer la guerre,
C'est moins notre intérêt, que celui de la terre. 535

Tu le sais comme nous, déjà les Nations
 Ont souffert trop longtemps de nos divisions ;
 Cent peuples sont détruits, et nos armes puissantes,
 De leur sang malheureux sont encor dégoûtantes.
 Mais, c'en est fait, tu peux disposer de nos bras, 540
 Nous sommes prêts, Caton, de marcher aux combats ;
 Sur tes pas, malgré nous ta vertu nous entraîne,
 Nous courons à la mort, notre perte est certaine ;
 Tu ne l'ignores pas, mais pour nous il est beau
 D'être unis avec toi dans le même tombeau. 545

BIBULUS

La fortune, il est vrai, contre nous conjurée,
 Nous promet en ce jour une mort assurée ;
 Mais ta vertu sublime, en bravant le trépas,
 Nous ôte le pouvoir de ne l'imiter pas.
 Sans doute, en ce moment, Caton, un Dieu t'inspire, 550
 C'est lui qui sur nos coeurs te donne cet empire ;
 Puisses-tu désormais, pour finir nos malheurs,
 Triompher de César ainsi que de nos coeurs.

CATON *(se levant)*

Ce triomphe, Romains, n'est dû qu'à votre gloire,
 Et je vous dois l'honneur d'une telle victoire ; 555
 Un instant de faiblesse a pu vous égarer,
 Mais la faute ennoblit qui sait la réparer.
 Je sais que pour remplir un devoir si funeste,
 Un noble désespoir est tout ce qui nous reste,
 D'une telle action j'ai prévu le danger, 560
 Elle étonne mon coeur sans le décourager ;
 Le projet est hardi, mais il est nécessaire,
 Et notre âme en ce jour peut être téméraire.
 Ah ! Si la liberté, ce précieux trésor,

À la plus douce vie est préférable encor ; 565
De nos jours malheureux faisons le sacrifice,
Plutôt que de souffrir que César la ravisse.
Déjà j'ai rassemblé nos plus vaillants soldats,
Ils n'attendent qu'un chef pour marcher sur ses pas.
Allez, braves amis, montrez-vous à leur tête, 570
Permettez qu'en ces lieux un instant je m'arrête.
Je vais vous suivre.

SCÈNE III

Caton, Sextus, Porcius.

SEXTUS

Ô sage et vertueux Caton !
Tu me combles de joie et d'admiration ;
Ta sublime vertu luttant contre l'orage, 575
Aux plus faibles humains donnerait du courage ;
Sans toi, sans ton secours, j'étais abandonné,
Aucun d'eux ne plaignait mon sort infortuné ;
La pitié de leurs coeurs allait être exilée,
Mais bientôt à ta voix je la vis rappelée. 580
Que ne puis-je à l'instant ? Mais, hélas ! Vain souhait !
Reconnaître le prix d'un semblable bienfait !

CATON

Sextus, dispense-toi de la reconnaissance,
Sers toujours ton pays ; voilà ma récompense.

SEXTUS

Quoi ! Pourrai-je oublier ?... 585

CATON

Et pourquoi voudrais-tu
 Me savoir quelque gré d'un bienfait prétendu ?
 En vain sur mes refus ta vertu se récrie,
 Je n'ai rien fait pour toi, mais tout pour la Patrie ;
 En défendant ses droits, j'aurai pu te servir. 590
 Je le sais ; en ce cas tu n'as qu'à t'applaudir
 De la faveur du sort qui dans cette journée,
 À l'intérêt de Rome unit ta destinée ;
 Et non point m'honorer d'une bonne action
 Qui n'a point été faite, à ton intention. 595
 Mais sans perdre le temps en de paroles vaines,
 Ne parlons que de rompre et de briser nos chaînes.

PORCIUS

Qu'attendez-vous, Seigneur, pour marcher aux combats ?
 Entendez-vous les cris de nos braves soldats,
 Dont la voix formidable à l'instant nous appelle ? 600
 Ah ! Pourquoi différer de répondre à leur zèle ?
 Loin d'eux, quand il s'agit de notre liberté,
 Qui peut vous retenir ainsi ?

CATON

L'humanité.
 Sa voix, plus forte encor dans mon âme attendrie, 605
 Réprime les effets d'une juste furie.
 « Barbare, me dit-elle ! Es-tu sourd à mes cris ?
 Que vas-tu faire ; vois quels sont tes ennemis !
 C'est le sang des Romains que ton bras va répandre.
 Arrête, malheureux ! Peux-tu bien t'y méprendre ? » 610
 Ô mon fils ! Ô Sextus ! Vous entendez sa voix,
 Vous voyez à quel prix il faut venger nos droits !

N'ambitionnez point l'éclat de la victoire,
Des Lauriers teints de sang terniraient votre gloire ;
Il est toujours affreux de triompher des siens, 615
Et de verser le sang de ses concitoyens ;
Depuis trois ans entiers ils sont nos adversaires,
Mais, malgré leurs forfaits, ils sont toujours nos frères ;
Épargnez, s'il se peut, leurs jours infortunés,
L'avidité du gain les a seule entraînés : 620
Ils servent le tyran, et non la tyrannie,
Et c'est par intérêt qu'ils vendent la Patrie.
Mais que César lui seul, en butte à tous vos coups,
Meure, expire à vos pieds pour le salut de tous.
Lui seul a fait nos maux, qu'il en soit la victime ; 625
Sa mort est un devoir, l'épargner est un crime ;
Un Romain, quel qu'il soit, a droit d'exterminer
Quiconque parmi nous aspire à gouverner.

SCÈNE IV

Varus, Caton, Porcius, Sextus.

VARUS

Ah ! Caton ! C'en est fait de notre République,
César, victorieux, s'avance vers Utique : 630
Il arrive à grands pas pour nous donner des fers,
Pour achever enfin de dompter l'Univers.

CATON

Eh bien ! Sans différer, marchons en diligence,
Prévenons sa fureur et la mort qui s'avance ;
Empêchons ce Tyran, quel que soit son pouvoir, 635
De nous donner des lois, au lieu d'en recevoir.

Allons, braves amis.

VARUS

Arrête, il faut t'apprendre
Que la ville alarmée est prête de se rendre.
Au seul nom de César, le peuple épouvanté,
Contre nous furieux, s'est d'abord révolté ;
Et repoussant l'effort de nos faibles cohortes,
Au Vainqueur qui s'approche, il veut ouvrir les portes.

640

CATON

Que m'importe le peuple et ses caprices vains,
Est-il en son pouvoir de régler nos destins ?

645

VARUS

Si ce peuple à César prétend livrer la ville,
Si nous sommes vaincus, quel fera notre asile ?

CATON

Si nous sommes vaincus, notre asile est la mort,
Je n'en connais point d'autre.

VARUS

Ah ! Quel funeste sort !
Quoi ! Caton ! Voudrais-tu nous tendre les victimes
De ces vils Africains accoutumés aux crimes ?

650

CATON

Des jours infortunés te sont bien précieux !
Est-ce un malheur si grand qu'un trépas glorieux ?

VARUS

Est-ce à nous de périr quand une indigne race 655
A mérité la mort pour prix de son audace ?
Peux-tu bien balancer ?

CATON

Varus, viens, suis mes pas.
Laisse-là ce vil peuple indigne du trépas.

VARUS

Non, ce peuple, au contraire, est indigne de vivre ; 660
Qu'il meure, à ce seul prix je consens de te suivre.
Je l'exige, Caton, pour notre sûreté,
Pour l'intérêt de Rome et notre liberté.

CATON

Que me dis-tu, Varus ? Ah ! Quelle barbarie !
N'est-il d'autre moyen de sauver la patrie ? 665
Ah ! Qu'elle soit livrée aux mains des ennemis,
Je ne puis la sauver à cet indigne prix.
Oui, que Rome succombe, et que César l'opprime,
S'il faut pour la sauver, qu'il m'en coûte un seul crime.
Je n'aurai point, Varus, l'indigne lâcheté 670
D'obtenir mon salut par cette cruauté.
Pour acheter le tien, s'il ne faut que ma vie,
Tu peux en disposer, je te la sacrifie ;
Mais, Caton, en mourant, ne permettra jamais
Que le prix de tes jours soit celui des forfaits. 675

VARUS

Je ne m'attendais pas à ce refus austère.
Eh bien ! S'il est ainsi, puisque Caton préfère
Le salut d'un vil peuple à celui des Romains,
Que César soit l'arbitre, et règle nos destins ;
Nous allons à ses pieds implorer sa clémence,
Sa bonté nous assure un peu plus d'indulgence.

680

CATON

Varus ! Que vas-tu faire ? Arrête malheureux !
Veux-tu mettre le comble aux maux les plus affreux ?

VARUS

Que pouvons-nous pour Rome en ce péril extrême ?
Préférons de nous rendre à César, à lui-même,
Plutôt que de souffrir que ce peuple insolent,
Au pouvoir du vainqueur nous livre impunément.

685

CATON

Vois Rome à tes genoux qui gémit et t'implore !
Veux-tu la mettre aux fers d'un tyran qu'elle abhorre ?
Faut-il moi-même encor me jeter à tes pieds ?
Eh bien donc ! M'y voilà, cruel, en est-ce assez !

690

VARUS

Entre ce peuple et nous que ta vertu décide,
Ta résolution va nous servir de guide.

(À son fils.)

CATON

Ah ! Si l'amour de Rome, étouffé dans ton coeur,
Te parle, s'il se peut, encor en sa faveur ; 695
Si la pitié du moins est tout ce qui te reste ,
Diffère d'un moment un projet si funeste.
Ce peuple est alarmé, plutôt que furieux,
Je cours m'y présenter ; oui, je vais, à tes yeux,
Au lieu de l'immoler, dissiper ses alarmes, 700
Et le forcer peut-être à me rendre les armes ;
Mais si, malgré mes soins, je n'ai pas le pouvoir
De le faire rentrer dans son premier devoir.
Qu'on me laisse en ces lieux, je ne retiens personne,
Je consens même alors que Varus m'abandonne. 705
Toi, vas veiller au soin de nos murs menacés,
Si la valeur t'anime, ô mon fils ! C'est assez.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

CATON

C'en est fait, Rome expire, et Caton avec elle,
Je n'ai pu triompher de ce peuple rebelle ;
En vain je l'ai pressé de remplir son devoir, 710
La vertu sur les coeurs n'a plus aucun pouvoir,
Et les Chefs des Romains, pour comble de bassesse,
En demandant sa mort, imitent sa faiblesse.
Quel parti prendre enfin ? Je vois tout l'Univers
S'empreser de courir au devant de ses fers ; 715
Je vois nos citoyens, sans vertu, ni courage,
Préférer à la mort un indigne esclavage.
Ô liberté ! Que fais-je ? Ici-bas, loin de toi,
L'Univers est esclave ; il n'est plus fait pour moi.
De Rome désormais, appui trop inutile, 720
Sans armes, sans défense, et presque sans asile,
Pour retarder sa chute en vain ma fermeté
Contre la tyrannie a jusqu'ici lutté ;
Ne pouvant la sauver, qu'ai-je besoin de vivre ?
Ô mânes de Pompée ! Il est temps de vous suivre ! 725
Mais avant que la mort termine nos destins.
Assurons, s'il se peut, le salut des Romains ;
Je dois les garantir du danger qui les presse.

SCÈNE II

Caton, Les Sénateurs.

VARUS

Ô Caton ! De nos coeurs excuse la faiblesse,
Dans la triste carrière où tu conduis nos pas, 730
Ta vertu nous étonne, et ne nous soutient pas.
Forcés d'abandonner ce rivage funeste,
Le pouvoir de la fuite est tout ce qui nous resté.
Sans frémir cependant à l'aspect de nos maux,
On nous verrait encor marcher sous tes drapeaux, 735
Si de ton coeur altier l'équité trop austère,
Envers nous, envers Rome , eût été moins sévère.

CATON

N'en accusez que vous, et non pas ma vertu,
En épargnant le sang, j'ai su ce que j'ai dû ;
J'avais, je le sais trop, la fatale puissance 740
D'immoler sans pitié ce peuple à ma vengeance ;
Mais bien loin de commettre un pareil attentat,
J'ai préféré ma perte et celle de l'État.

LENTULUS

Tu ne périras point, ou nous mourrons ensemble,
Le soin de ton salut en ces lieux nous rassemble ; 745
Pour obtenir ta grâce en cette extrémité
Nous allons de César implorer la bonté ;
Résolus de périr, si pour toi seul sévère,
Le vainqueur rejetait notre vaine prière.
Que penses-tu, Caton, d'un semblable projet ? 750
Crois-tu que d'un grand coeur il soit digne en effet ?

CATON

Si vous jugez, Romains, qu'il n'est pas d'autre voie
 Pour bannir la terreur dont votre âme est la proie,
 Que de subir le joug d'un vainqueur odieux,
 César est le parti qui vous convient le mieux ; 755
 Allez, sans différer, aux pieds de votre maître,
 Ce coeur si généreux peut se lasser de l'être.
 Je ne vous retiens plus, les moments vous sont chers.
 Chaque instant de retard appesantit vos fers.
 Mais, au moins, si César vous accorde la vie, 760
 Vivez sans m'avilir, bornez là votre envie ;
 Et sachant respecter la gloire de mon nom,
 N'allez point à ses pieds mendier mon pardon.
 Suis-je donc criminel pour obtenir ma grâce ?
 De la vertu, grands Dieux ! Ai-je quitté la trace ? 765
 Non, non, votre vainqueur n'est pas encor le mien,
 Quel que soit son pouvoir, Caton ne lui doit rien.

VARUS

Dans cette malheureuse et triste conjoncture,
 Prends d'autres sentiments, Caton, je t'en conjure !
 Permets-moi seulement d'être auprès du vainqueur, 770
 L'arbitre de tes jours et ton intercesseur.
 César ne sera point insensible à mes larmes,
 Ta vertu contre lui me prête encor ses armes,
 Et s'il faut m'abaisser pour fléchir son courroux,
 Je ne rougirai point d'embrasser ses genoux. 775

CATON

Qui ? Moi ! Je souffrirais une telle infamie !
 Varus, si jusques-là je chérissais la vie,
 Moi-même on me verrait dans cette occasion,

Sans autre intercesseur que ma soumission,
 Aux pieds de votre maître, implorer sa clémence, 780
 Et me soumettre aux lois qu'impose sa vaillance ;
 Mais Caton peu jaloux de conserver ses jours,
 Ne sait pas par un crime en prolonger le cours ;
 Il aime mieux mourir content, irréprochable,
 Que de vivre un seul jour, et de vivre coupable. 785
 Vers César qui s'approche, allez, portez vos pas,
 Que le soin de mes jours ne vous arrête pas ;
 Je saurai bien moi seul en prendre la défense ;
 Votre salut dépend de votre diligence ;
 Un instant peut vous perdre, et non pas me sauver, 790
 Allez, d'un tel malheur sachez vous préserver.

(Ils sortent.)

LENTULUS

Ô vertu sans exemple ! Ô courage inflexible !
 Caton, de toutes parts ton âme est invincible,
 Mais ne crois pas pourtant, à force de fierté,
 Surpasser tes amis en générosité. 795
 Nous allons, malgré toi, t'arracher à l'abîme
 Où tu veux te plonger par un effort sublime,
 Et te forcer peut-être à t'unir pour jamais
 Au destin glorieux d'un vainqueur que tu hais.

CATON *(seul)*

Grands Dieux ! C'est bien en vain qu'on veut me rendre esclave, 800
 Moi, recevoir la loi d'un tyran que je brave !
 Ah plutôt que le Ciel et l'Enfer en courroux,
 Pour mieux m'exterminer réunissent leurs coups !
 Dussé-je mille fois sacrifier ma vie,
 Jamais la liberté ne me sera ravie ; 805

C'est un bien qu'en mourant m'ont laissé mes aïeux,
 Il est cher à mon coeur, et j'en dois compte aux Dieux ;
 Je le préfère à tout, à Rome, au diadème ;
 Je suis né libre enfin, je veux mourir de même.

SCÈNE III

Sextus, Caton.

SEXTUS

Ô mon père ! Ô Caton ! Dissipe mon effroi, 810
 Les Romains consternés quittent ces lieux sans toi ;
 Pour mon coeur alarmé, quel funeste présage !
 Leurs vaisseaux fugitifs déjà loin du rivage,
 Avec rapidité traversent l'Océan.
 Vont-ils enfin combattre ou servir le tyran ; 815
 Tu gardes le silence... Hélas ! Qu'en dois-je croire ?
 Que dis-je ? S'ils prenaient le chemin de la gloire,
 Jaloux de leur donner l'exemple de mourir,
 À leur tête sans doute on te verrait courir.

CATON

Des hommes, dont la crainte est l'unique partage, 820
 Vont-ils chercher la gloire au sein de l'esclavage ?
 De quels Romains encor me parles-tu, Sextus ?
 Plains le sort de la terre ; hélas ! Il n'en est plus !
 Au lieu de ces mortels si puissants et si braves,
 Je ne vois plus en eux que d'indignes esclaves ; 825
 Mais forcés d'adopter l'esclavage ou la mort,
 Ils n'ont pu se résoudre à terminer leur sort,
 Et renonçant aux droits de la grandeur suprême,
 Ils préfèrent la vie à la liberté même.

Pour moi, toujours vainqueur des revers les plus grands, 830
 Aux rigueurs du destin préparé dès longtemps,
 Ferme dans le danger, incapable de craindre,
 Je les ai vus partir sans trembler ni me plaindre ;
 Redoutant pour eux seuls l'approche de César,
 Moi-même j'ai pressé l'instant de leur départ. 835
 Mais à des maux plus grands le destin me prépare,
 Pour comble de malheurs, Sextus, il nous sépare.
 Toi même il faut partir, non pas pour imiter
 L'exemple des Romains que tu dois détester,
 Mais pour fuir un tyran, dont la main sanguinaire, 840
 Te réserve le sort de ton malheureux père ;
 De ces murs il approche, évite le danger,
 Laisse-moi seul ici l'attendre et me venger.

SEXTUS

Qui ? Moi t'abandonner en ce péril extrême !
 Non, Caton, je prétends n'imiter que toi-même ; 845
 Je ne te quitte point, ta vertu fait ma loi,
 Désormais je veux vivre ou mourir avec toi.

CATON

Voudrais-tu pour moi seul sacrifier ta vie,
 Lorsque tu dois tes jours à Rome, à la Patrie ?

SEXTUS

Si je défends les tiens, Rome est en sûreté ; 850
 De toi seul, ô Caton ! Dépend sa liberté ;
 Et tu veux à l'instant que Sextus t'abandonne...
 Non, je reste en ces lieux, le devoir me l'ordonne.
 Que César, à son gré, triomphe en ce moment.
 J'ose encor défier ce vainqueur tout puissant. 855

CATON

Porte ailleurs un courage en ces lieux inutile,
 Sur des bords plus heureux vas chercher un asile ;
 L'allié des Romains, l'intrépide Juba
 Combat encor pour nous dans les murs de Zama.
 Plus brave que Caton, et plus heureux peut-être, 860
 Il saura mieux que moi te défendre d'un traître :
 Que ta présence encore ajoute à sa valeur,
 Ou bien portant plus loin tes pas et ta fureur,
 Vas sur les bords lointains du Tigre et de l'Euphrate,
 Mendier le secours du superbe Phraate ; 865
 Que le Parthe à ta voix , sortant de ses déserts,
 Marche sous tes drapeaux pour venger l'Univers.
 Ne rougis point de plaire à ce peuple sauvage ;
 S'il fut notre ennemi, César l'est davantage ;
 Soulève contre lui tous les peuples divers 870
 Dont la valeur encor n'a point subi ses fers ;
 Que tant de Nations n'en composent plus qu'une,
 Et combattent sous toi pour la cause commune.

SEXTUS

Eh bien ! D'un tel projet je m'impose la loi,
 Si tu consens, Caton, de partir avec moi ; 875
 Profite d'un conseil que ta bonté me donne,
 Comme moi, dans ces lieux, le danger t'environne ;
 Si ces murs vont tomber au pouvoir du vainqueur,
 Qui peut t'y retenir ?

CATON

La justice et l'honneur. 880
 Lorsqu'aux champs africains le malheureux Pompée
 Pour la première fois vit sa valeur trompée ;

Résolu de périr ou de vaincre en ces lieux,
Par les plus forts serments je le promis aux Dieux ;
Mon coeur jusqu'à présent fut exempt de souillure,
Doit-il cesser de l'être en se rendant parjure ?

885

SEXTUS

S'il ne faut pour mourir qu'en faire le serment,
À la face du Ciel je le jure à l'instant :
Je le jure par vous, Dieux ! Du profond abîme...

CATON

Garde-toi d'achever, tu ne le peux sans crime,
Sextus, tu veux mourir, et ton père outragé,
Dans la nuit du tombeau n'est pas encor vengé.

890

SEXTUS

Quel affreux souvenir ! Ô devoir trop funeste !
Ne puis-je m'affranchir d'un jour que je déteste ?
Ne puis-je ?... Mais au moins ne m'est-il pas permis
De m'unir avec toi contre nos ennemis ?

895

CATON

Ta vie est en danger si tu défends la mienne ;
Tu ne peux la sauver qu'aux dépens de la tienne.

SEXTUS

Mais puis-je te laisser en proie à la fureur
D'un tyran dont tu dois redouter la rigueur ?

900

CATON

Ne crains rien, j'ai de quoi désarmer sa colère ;
Que dis-je ? À ses fureurs je saurai me soustraire.

SEXTUS

À vivre loin de roi je suis donc condamné ?
Hélas ! N'étais-je pas assez infortuné ?
Que je hais la rigueur de cette loi barbare,
Qui pour jamais, grands Dieux ! De Caton me sépare.

905

CATON

Sextus, console-toi ; sans doute un jour viendra
Où le Ciel plus propice alors nous rejoindra ;
Il est un lieu sans doute où l'innocence habite,
Où la vertu triomphé ainsi que le mérite ;
C'est sur ces bords, heureux asiles de la paix,
Où les coeurs vertueux vont s'unir à jamais.
Mais le temps presse, adieu digne fils d'un grand homme,
N'expose point ta vie, elle appartient à Rome.

910

(Il sort.)

SEXTUS

Ô moment de douleur ! Ô regrets superflus !
Adieu sage Caton, plains le sort de Sextus ;
Je m'arrache à tes bras par un effort suprême,
Ou plutôt en partant je m'arrache à moi-même.

915

CATON

Ô Ciel ! Guide les pas de ce jeune héros,

Adoucis, s'il se peut, la rigueur de ses maux ! 920
Prends pitié de son sort, c'est la seule prière
Qu'en mourant je te fais, ou plutôt la dernière.
Mais mon fils ne vient point ! De quels soins importants
Loin de moi peut-il être occupé si longtemps ?
Ces murs n'ont plus besoin d'un secours inutile, 925
C'est en vain qu'il demeure aux portes de la ville ;
Mais le voici, sans doute ; oui, c'est lui que je vois,
Je vais donc l'embrasser pour la dernière fois.

SCÈNE IV

CATON, PORCIUS.

PORCIUS

Tout est perdu, Seigneur, en ce moment funeste !
Votre fils malheureux est tout ce qui vous reste ; 930
D'un père infortuné, faible et débile appui,
Pour défendre vos jours, vous n'avez plus que lui.
Avec un tel secours que prétendez-vous faire ?
À la commune loi pensez-vous vous soustraire ?
Quel parti prendre enfin dans cette extrémité ? 935

CATON

Celui de la constance et de la fermeté.

PORCIUS

Quoi ! Tandis que César, ce vainqueur formidable,
Sème en ces lieux la crainte, et s'y rend redoutable,
Quand les coeurs abattus, livrés au désespoir,
Redoutent sa fureur ainsi que son pouvoir, 940

Votre âme à la terreur toujours inaccessible,
 Oppose à l'infortune un courage inflexible !
 Tant de maux réunie, loin de l'épouvanter,
 Par un sublime effort les lui font surmonter.
 Rien ne peut l'émouvoir, et lorsque la tempête
 Menace en ce moment de si près votre tête ,
 Votre front plein de gloire et de sérénité,
 Contemple encor l'orage avec tranquillité.

CATON

C'est ainsi que je dois, ne pouvant davantage,;
 Du sort qui me poursuit, me venger de l'outrage ;
 C'est ainsi qu'en bravant les maux les plus affreux,
 Par la constance au moins je sais triompher d'eux.
 À vaincre le malheur je mets toute ma gloire,
 Pour un coeur vertueux quelle illustre victoire !
 Qu'il est beau, qu'il est grand de savoir résister,
 De lasser le destin de nous persécuter !
 C'est au sein des rigueurs de l'infortune extrême
 Que la vertu triomphe et jouit d'elle-même ;
 Oui, ce n'est pas, mon fils, à la prospérité.
 Qu'elle doit son éclat, mais à l'adversité.
 Que le Ciel à son gré sur ma tête rassemble,
 Pour mieux m'exterminer, tous les malheurs ensemble ;
 Avant que de me plaindre et gémir de ses coups,
 J'épuiserai plutôt son funeste courroux.

PORCIUS

Ô courage ! ô grandeur que je ne puis comprendre !
 Quoi ! Même du malheur ne voulant point dépendre,
 Votre âme magnanime ose encor le braver,
 Et s'offre à ses rigueurs, loin de s'en préserver !

CATON

De cette fermeté qu'en moi tu vois paraître,
Tu sembles étonné, sans doute tu dois l'être. 970
Porcius, il est peu de mortels ici bas
Dont l'oeil ose fixer les horreurs du trépas.
Tour mépriser la vie, il faut une âme fière,
Et même j'ose dire au-dessus du vulgaire,
Qui sache apprécier ce qu'on perd en mourant, 975
Et descendre au tombeau d'un pas indifférent ;
Qui, sans être attachée au limon de la terre,
Élève ses regards au niveau du tonnerre ;
Assez capable enfin du plus grand des efforts,
Pour briser sans pâlir les liens les plus forts. 980
Ainsi sans renoncer à la douceur de vivre,
Mon exemple n'est point celui que tu dois suivre ;
L'inflexibilité n'est faite que pour moi,
Et je ne prétends pas t'en imposer la loi.
Si même tu chéris les conseils d'un père 985
Qui t'en donne en ce jour une preuve sincère,
Vas demander ta grâce aux genoux du vainqueur,
Il te l'accordera peut-être en ma faveur.
Mais garde-toi surtout de te rendre complice
Des fureurs d'un tyran et de son injustice ; 990
Accepte ton pardon, non pas son amitié,
Enfin qu'il soit ton maître, et non ton allié.

PORCIUS

Que voulez-vous, mon père ? En ce péril extrême
Vous ne me parlez pas...

CATON

Eh ! De qui ? 995

PORCIUS

De vous même.

CATON

Moi !

PORCIUS

Que dois-je augurer d'un silence pareil ?
Ah ! J'ai besoin d'exemple et non pas de conseil.
Hélas ! Puis-je accepter ma grâce sans la vôtre ?
Au plus grand des malheurs en ajouter un autre ?...

1000

CATON

Entre César et moi l'intervalle est trop grand
Pour que jamais mon sort dépende d'un tyran,
Et malgré le pouvoir de son bras redoutable,
L'homme innocent, mon fils, ne doit rien au coupable.

1005

PORCIUS

La vertu, du malheur vous met-elle à couvert ?
Le crime vous trahit, elle-même vous perd.

CATON

Elle inspire à mon coeur un courage intrépide,
Et contre les revers me prête son égide.

PORCIUS

Ah, Seigneur! Je vois trop quel est votre dessein,
Vous cherchez à périr les armes à la main ;

1010

Abandonnant un fils à sa propre misère,
Vous voulez me ravir jusqu'aux jours de mon père.
Grands Dieux ! Opposez-vous à cette cruauté,
Ne m'abandonnez point en cette extrémité.

1015

SCÈNE V

Caton, Porcius, Demetrius.

DÉMÉTRIUS

Fabius à l'instant arrivé dans Utique,
De la part du vainqueur et de la République,
Vous demande, Seigneur, un moment d'entretien.

CATON

Que prétend Fabius, ce lâche Citoyen ?
Quels sont donc ses projets, et que veut-il m'apprendre ?
Vient-il pour me braver ? Non, je ne puis l'entendre.

1020

PORCIUS

Ah, Seigneur ! Permettez qu'il paraisse à vos yeux !
N'en doutez point, mon père, il arrive en ces lieux
Pour vous offrir la paix, pour vous sauver la vie,
Et conserver, des jours si chers à la Patrie.

1025

CATON

Pour me sauver la vie ! Ah ! Croit-il en effet
Que j'accepte de lui ce funeste bienfait ?

PORCIUS

Daignez l'entendre, au moins, c'est tout ce qu'il désire.

(À son fils.)

CATON

Eh bien, Démétrius, tu n'as qu'à l'introduire ;
Tu le veux, j'y consens mais c'est en vain, mon fils,
Que tu prétends m'unir avec mes ennemis.

1030

SCÈNE VI

Fabius, Caton, Porcius.

FABIUS

Touché de tes vertus, le vainqueur de la terre
Veut bien en ta faveur déposer son tonnerre ;
Et mettant pour toi seul le comble à ses bienfaits,
Avec son amitié t'offre aujourd'hui la paix.

1035

CATON

Moi ! Devenir l'ami d'un Tyran que j'abhorre !
Ne crois pas qu'à ce point Caton se déshonore ;
La haine de César est tout ce que je veux,
Tout autre don de lui me serait odieux.

FABIUS

Ainsi donc ta vertu toujours inébranlable,
Brave encor le destin à l'instant qu'il t'accable ;
Si le sort en ce jour t'avait rendu vainqueur,

1040

Tu ne répondrais pas avec plus de hauteur ;
Mais songe que sur toi César a l'avantage,
Que son pouvoir enfin égale son courage.

1045

CATON

Que m'importe, après tout, César victorieux ?
Ce guerrier tant vanté n'est qu'un traître à mes yeux ;
Si son bras tout puissant tient Rome assujettie,
En est-il moins rebelle à sa propre Patrie ?
En est-il moins coupable et moins digne du sort,
Qu'un tyran doit subir, s'il n'est pas le plus fort ?

1050

FABIUS

Tu parles de punir, quand il faut se soumettre,
Quand le sort te condamne à vivre sous un maître ;
Quoi ! Tandis que César qui peut t'exterminer,
Guidé par la clémence, aime mieux pardonner ;
Tandis que la fortune entre ses mains te livre,
Et que malgré ta haine il te permet de vivre,
Ta farouche vertu, qui ne plia jamais,
Abhorre le vainqueur jusques dans ses bienfaits.

1055

CATON

Et de quel droit César dispense-t-il la vie ?
Pense-t-il que la mienne, à ses lois asservies
Dépendra désormais de son caprice vain ?
Non, jamais son pouvoir ne fera mon destin.

1060

FABIUS

Qui peut donc jusques-là t'inspirer tant d'audace.

CATON

L'amour de la Patrie et l'honneur de ma race.

1065

FABIUS

Mais enfin, si ce n'est un trop vain désespoir,
Pour oser résister, quel est donc ton pouvoir ?

CATON

Je n'ai que ma vertu, mais elle est invincible.

FABIUS

Quel excès de grandeur ! Quel courage inflexible !
Je t'admire, Caton, en osant te blâmer,
Et je suis malgré moi forcé de t'estimer.
Mais, crois-moi, cède au temps, et préviens ta ruine.
En vain contre le sort ta fermeté s'obstine,
Tu ne peux le changer, prends d'autres sentiments,
Moins funestes pour toi, plus conformes au temps ;
Ne sois pas insensible, il y va de ta vie ;
Par ma bouche, ô Caton ! C'est César qui t'en prie.

1070

1075

PORCIUS

Mon père, à vos genoux vous voyez votre fils,
Je me joins à César, avec lui je m'unis
Pour fléchir, s'il se peut, un coeur que rien ne touche,
Pardonnez si ce mot m'échappe de la bouche ;
L'intérêt de vos jours a dû me l'arracher.
Au nom de la Patrie, ah ! Laissez-vous toucher ;
Qu'un seul de vos regards dissipe mes alarmes,
Ne soyez pas, mon père, insensible à mes larmes,

1080

1085

Ou je meure à vos pieds...

CATON

Ciel ! Mon coeur est ému.

Grands Dieux, en ce moment soutenez ma vertu ;

Je ne me connais plus. Quels moments !...

PORCIUS

Ah, mon père !

1090

Vous vous attendrissez ! Que faut-il que j'espère ?

CATON

Qu'exiges-tu de moi !... Non, mon fils, c'est en vain ;

J'aime trop la vertu pour n'être plus Romain.

FABIUS

Mais tu vois à tes pieds, ton fils qui t'en conjure,

N'étouffe pas au moins la voix de la nature ;

1095

Prends pitié de ses maux, prends pitié de ses jours,

Veux-tu par tes rigueurs en terminer le cours ?

Si la vertu te rend cruel ; envers toi-même,

Ne le sois pas du moins pour un objet qui t'aime.

CATON

Pour la dernière fois embrasse-moi, mon fils,

1100

N'exige rien de plus ? C'est tout ce que je puis.

PORCIUS

Ah, Dieux !

CATON

Toi, Fabius ! Ne crains pas pour sa vie,
Son sort dépend de toi, Caton te le confie.
Il obtiendra le grâce, aux genoux du vainqueur, 1105
Si sa jeunesse en toi trouvé un intercesseur.
Vas, mon fils, suis ses pas, souviens-toi de ton père,
Et qu'à jamais ton coeur dans le bien persévère.

(À Porcius.)

FABIUS

Puisque tous nos efforts sont vains et malheureux,
Viens inviter César à se rendre en ces lieux ; 1110
Qu'il triomphe lui-même, armé par la clémence,
Du seul mortel encor qui brave sa puissance.
Allons.

PORCIUS

Ah, Fabius ! Crois-tu que sa bonté...

FABIUS

Ne crains rien, tu connais sa générosité. 1115

PORCIUS

Eh bien je m'y résous ; ô Dieux de la Patrie !
Prenez soin de mon père, et veillez sur sa vie.

(Il s'assied sur la pointe d'un rocher, et contemple les bords de la mer.)

(Il se tue.)

CATON *(seul)*

Enfin me voilà seul, qui peut me retenir ?
Le Vainqueur va paraître, il faut le prévenir.
Je vais donc m'affranchir d'un jour que je déteste, 1120
Et soustraire mon âme au seul joug qui lui reste ;
Voici ma dernière heure. Ô moments pleins d'appas !
L'Univers est esclave et Caton ne l'est pas.
Ô toi, sage mortel ! Dont la philosophie
M'inspira tant de fois le mépris de la vie, 1125
Platon, entends ma voix, fais briller à mes yeux
L'espoir d'un avenir pour moi toujours douteux ;
De mes jours malheureux prêt à finir la trame,
Sur le bord du tombeau viens rassurer mon âme.
Repousse loin de moi les horreurs du néant, 1130
Et que l'Éternité m'occupe en ce moment.
Oui, c'en est fait, je vois l'Éternité paraître,
Mon esprit dégagé prenant un nouvel être
Dans d'indignes liens trop longtemps arrêté,
Demande à s'élancer vers l'immortalité ; 1135
J'abandonne à César ma dépouille mortelle,
De ma mort à son gré qu'il se venge sur elle,
Mais mon âme à l'instant défiant son courroux,
Va désormais se voir à l'abri de ses coups ;
Et toi, fer malheureux qui n'as pu sauver Rome, 1140
Sers du moins à venger les malheurs d'un seul homme,
Sois utile une fois.

SCÈNE DERNIÈRE

Caton, Porcius.

PORCIUS

Ah, mon père ! Vivez ;
Le Vainqueur généreux, c'est vous en dire assez,
Arrive sur mes pas... Mais que vois-je ? Ah, mon père !
La mort vous environne.

1145

CATON

Un nouveau jour m'éclaire.

PORCIUS

Ô Ciel ! Qu'avez-vous fait ?

CATON

Épargne moi tes pleurs.
Rome seule est à plaindre. Adieu, mon fils, je meurs.

1150